BCE
BANQUE COMMUNE D'ÉPREUVES

Code sujet : 303

Conception : HEC Paris

CONTRACTION DE TEXTE

OPTIONS : SCIENTIFIQUE, ÉCONOMIQUE, TECHNOLOGIQUE, LITTÉRAIRE

Mardi 5 mai 2020, de 14 h. à 17 h.

Résumez en QUATRE CENTS MOTS plus ou moins 5 % (soit 380 – 420 mots), *le texte suivant, en vous attachant à mettre en valeur les idées essentielles et les articulations de la pensée de l'auteur.*

Mentionnez le décompte par 50 mots et, en fin de copie, reportez le nombre de mots utilisés.

N.B. :
Cet exercice doit rester impersonnel dans le fond comme dans la forme, et respecter STRICTEMENT les limites imposées.
La copie doit être entièrement rédigée : la correction et la clarté de la langue entrent pour une part dans l'appréciation du correcteur.
Il n'est fait usage d'aucun document ; l'utilisation de toute calculatrice et de tout matériel électronique est interdite.

« La vérité est que les chefs-d'œuvre du roman contemporain en disent beaucoup plus long sur l'homme et sur la nature, que de graves ouvrages de philosophie, d'histoire et de critique », assurait Zola [1]. Exercice de pensée et expérience d'écriture, la littérature répond à un projet de connaissance de l'homme et du monde. Un essai de Montaigne, une tragédie de Racine, un poème de Baudelaire, le roman de Proust nous en apprennent plus sur la vie que de longs traités savants. Telle fut longtemps la justification de la lecture ordinaire et la prémisse de l'érudition littéraire. La science les a-t-elle disqualifiées ? On l'a dit. « Dès que l'homme peut espérer de connaître, le jeu ne l'amuse plus, et l'artiste est dépossédé par le savant », observait Gustave Lanson en 1895 [2]. Cette tendance de longue durée aurait été amorcée dès l'âge classique, les belles-lettres perdant tour à tour de grands pans du discours et se restreignant peu à peu à la fiction difficile.

Bonald, penseur de la réaction, décrivait au début du XIXe siècle ce qu'il nommait « la guerre des sciences et des lettres » : « On aperçoit depuis quelque temps des symptômes de mésintelligence entre la république des sciences et celle des lettres. […] Les sciences accusent les lettres d'être jalouses de leurs progrès. Les lettres reprochent aux sciences de la hauteur et une ambition démesurée [3] ». Les « sciences exactes » et les « lettres frivoles » — c'étaient ses termes — se disputaient le rôle de la morale, mais les sciences commençaient de jouir d'un prestige supérieur : « Tout annonce la chute prochaine de la république des lettres, et la domination universelle des sciences exactes et naturelles », concluait Bonald, tout en regrettant que les sciences morales — théologie et politique — ne fussent pas en état de « faire respecter leur médiation ».

Depuis, le thème des deux ou trois cultures est devenu un poncif. Le physicien Charles Percy Snow, dans une inoubliable conférence donnée à Cambridge en 1959, insista sur l'antagonisme irrévocable

---

[1] Zola, « le naturalisme au théâtre », *Le Roman expérimental* (1880)
[2] Gustave Lanson, « La littérature et la science », *Hommes et livres* (1895)
[3] Louis de Bonald, *Mélanges littéraires, politiques et philosophiques* (1959)

Tournez la page S.V.P.

qui opposait la « culture scientifique » et la « culture littéraire ». Le sociologue Wolf Lepenies soutint en 1985 que le conflit mettait aux prises non pas deux, mais trois cultures, la troisième étant la « culture sociologique », bien rétablie depuis Bonald. Snow et Lepenies tenaient pour acquise l'expropriation moderne de la littérature, laquelle aurait perdu ses prérogatives séculaires face aux sciences de la nature et de la vie, puis aux sciences de l'homme et de la société.

Que vaut pourtant cette opposition, particulièrement figée par la culture française, entre scientifiques et littéraires ? Longtemps il n'y a pas eu d'antinomie entre les deux vocations, mais l'école a creusé l'hiatus, depuis la « bifurcation » instaurée en 1852 à partir de la classe de quatrième par le ministre de l'Instruction publique Hippolyte Fortoul, jusqu'à la réforme du secondaire de 1902, qui institua l'égalité de sanction entre les baccalauréats classique et moderne et marginalisa graduellement les langues anciennes et les humanités classiques au lycée.

Réagissant à la coupure présumée de la littérature et de la connaissance, certaines écoles littéraires visèrent la reconquête de l'autorité en s'inspirant du modèle scientifique. Baudelaire lui-même, hostile au concept romantique d'inspiration, s'enthousiasmait en 1852 pour la science : « Le temps n'est pas loin où l'on comprendra que toute littérature qui se refuse à marcher fraternellement entre la science et la philosophie est une littérature homicide et suicide [4]. » Il devait déchanter bientôt et promouvoir, avec la modernité, une littérature que Pierre Bourdieu a qualifiée d'« autonome », pour désigner sa spécialisation, sa restriction et son intransitivité croissantes.

Plus près de nous, les avant-gardes littéraires et théoriques de la fin du XXe siècle ont cru qu'elles échapperaient au piège idéologique de la critique en se hissant aux formalismes de la science. La mauvaise conscience des littéraires a fait que, par un plaisant échange des rôles et chacun jouant à contre-emploi, les scientifiques se sont souvent comportés comme de meilleurs soutiens de la tradition humaniste. Aujourd'hui que nous vivons un bouleversement de l'école aussi décisif que le tournant de 1902, affectant non plus la culture classique et les langues anciennes, mais la culture moderne et la langue française, c'est la connaissance littéraire qu'il s'impose à nous de défendre.

Or, au cours de l'histoire, plusieurs définitions remarquables ont été données du pouvoir de la littérature — de son utilité et de sa pertinence. Ces définitions sont-elles encore recevables ? Si la question se pose, serait-ce parce qu'il est déjà trop tard pour y répondre ? On ne la posait pas du temps où le pouvoir de la littérature était avéré et qu'il s'agissait plutôt de la saper.

Nous lisons parce que, même si lire n'est pas indispensable pour vivre, la vie est plus aisée, plus claire, plus ample pour ceux qui lisent que pour ceux qui ne lisent pas. En un sens très simple d'abord : vivre est plus facile — j'y songeais dernièrement en Chine — pour ceux qui savent lire, non seulement les renseignements, les modes d'emploi, les ordonnances, les journaux et les bulletins de vote, mais aussi la littérature. Ensuite, la culture littéraire fut longtemps censée rendre meilleur et donner une vie meilleure. Francis Bacon a tout dit : « La lecture rend un homme complet, la conversation rend un homme alerte, et l'écriture rend un homme précis. C'est pourquoi, si un homme écrit peu, il doit avoir une bonne mémoire : s'il cause peu, il doit avoir l'esprit vif ; et s'il lit peu, il doit avoir beaucoup de ruse, pour paraître savoir ce qu'il ne sait pas[5]. » Suivant Bacon, proche de Montaigne, la lecture nous évite de devoir recourir à la sournoiserie, l'hypocrisie et la fourberie ; elle nous rend donc sincères et véritables, ou tout simplement meilleurs.

Je rappellerai brièvement trois ou quatre explications familières du pouvoir de la littérature.

La première est la définition classique qui permit à Aristote de réhabiliter, contre Platon, la poésie au titre de la vie bonne. C'est grâce à la *mimesis* — traduite aujourd'hui par *représentation* ou par *fiction* de préférence à *imitation* — que l'homme apprend, donc par l'intermédiaire de la littérature entendue comme fiction. « Représenter est [...] une tendance naturelle aux hommes — et ils se différencient des

---

[4] Baudelaire, « L'école païenne » (1852)

[5] Francis Bacon, "Of studies", *Essays* (1597)

autres animaux en ce qu'ils sont des êtres fort enclins à représenter et qu'ils commencent à apprendre à travers la représentation — comme la tendance commune à tous, de prendre plaisir aux représentations[6]. » La littérature plaît et instruit. Plus avant dans la *Poétique*, la *catharsis* elle-même, purification ou épuration des passions par la représentation, a pour résultat une amélioration de la vie à la fois privée et publique. La littérature — je ne justifierai pas ici l'anachronisme qui consiste à traduire *poiesis* ou *mimesis* par littérature — détient un pouvoir moral.

D'Horace à Quintilien et au classicisme français, la réponse restera la même : la littérature instruit en plaisant, suivant la théorie pérenne du *dulce et utile*. Comme le met La Fontaine :

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être.
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui ;
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire,
Et conter pour conter me semble peu d'affaire[7].

Le conte, la feinte, la fiction éduquent moralement. Prototype du roman réaliste, *Manon Lescaut* leur conserve ce rôle. Son « Avis de l'auteur » argumente fermement en ce sens : « Outre le plaisir d'une lecture agréable, on y trouvera peu d'événements qui ne puissent servir à l'instruction des mœurs ; et c'est rendre, à mon avis, un service considérable au public, que de l'instruire en l'amusant. » Prévost insiste sur le désaccord qu'on rencontre habituellement chez les hommes entre leur connaissance des règles et leur observation de celles-ci : « On ne peut réfléchir sur les préceptes de la morale, sans être étonné de les voir tout à la fois estimés et négligés ; et l'on se demande la raison de cette bizarrerie du cœur humain, qui lui fait goûter des idées de bien et de perfection, dont il s'éloigne dans la pratique. » Il explique cette « contradiction de nos idées et de notre conduite » par le fait que « tous les préceptes de la morale n'étant que des principes vagues et généraux, il est très difficile d'en faire une application particulière au détail des mœurs et des actions ». C'est pourquoi l'expérience et l'exemple guident la conduite mieux que les règles. Mais l'expérience dépend de la fortune : « Il ne reste donc que l'exemple qui puisse servir de règle à quantité de personnes dans l'exercice de la vertu. » Telle est l'utilité de son roman : « Chaque fait qu'on y rapporte est un degré de lumière, une instruction qui supplée à l'expérience ; chaque aventure est un modèle d'après lequel on peut se former ; il n'y manque que d'être ajusté aux circonstances où l'on se trouve. L'ouvrage entier est un traité de morale, réduit agréablement en exercice. »

Peu éloigné en vérité de Prévost, Robert Musil soutiendra encore au XXe siècle que l'art « représente non pas abstraitement, mais concrètement, non pas le général, mais des cas particuliers dont la sonorité complexe englobe aussi de vagues notes générales[8] ». Avec la littérature, le concret se substitue à l'abstrait, et l'exemple à l'expérience, pour inspirer des maximes générales ou du moins une conduite conforme à de telles maximes. Pas de meilleure définition du roman que celle de Prévost, et les philosophes du « tournant éthique » ne la désavoueraient pas aujourd'hui.

Cette réponse classique a d'ailleurs été mise à jour et reformulée par Paul Ricoeur, après les années de la théorie littéraire : le récit — là encore, je ne scruterai pas les distinctions nécessaires entre *récit* et *fiction* — est irremplaçable pour configurer l'expérience humaine, à commencer par l'expérience du temps. La connaissance de soi présuppose ainsi la forme du récit.

Une deuxième définition du pouvoir de la littérature, apparue avec les Lumières et approfondie par le romantisme, fait d'elle non plus un moyen d'instruire en plaisant, mais un remède. Elle libère l'individu de sa sujétion aux autorités, pensaient les philosophes ; elle le guérit en particulier de l'obscurantisme religieux. La littérature, instrument de justice et de tolérance, et la lecture, expérience de l'autonomie, contribuent à la liberté et à la responsabilité de l'individu, toutes valeurs des Lumières

[6] Aristote, *Poétique*.
[7] La Fontaine, « Le pâtre et le lion », *Fables*.
[8] Robert Musil, « L'obscène et le malsain dans l'art » (1911), *Essais*.

Tournez la page S.V.P.

qui présidèrent à la fondation de l'école républicaine et qui expliquent le privilège que celle-ci conféra à l'étude du XVIIIe siècle au détriment du XVIIe, catholique et monarchiste, à Voltaire contre Bossuet.

Lors d'un débat marquant qui eut lieu à la Mutualité en 1964 à l'initiative de *Clarté*, journal de l'UEC (Union des étudiants communistes), sous un titre — *Que peut la littérature ?* — qui répliquait à son propre *Qu'est-ce que la littérature ?,* Sartre lui-même, fidèle à l'esprit des Lumières, imputait à la littérature — même s' « il n'y a pas de livre qui ait empêché un enfant de mourir » — le pouvoir de nous faire échapper « aux forces d'aliénation ou d'oppression ».

La littérature est d'opposition : elle a le pouvoir de contester la soumission au pouvoir. Contre-pouvoir, elle révèle toute l'étendue de son pouvoir lorsqu'elle est persécutée. Il en résulte un paradoxe irritant, à savoir que la liberté ne lui est pas propice, puisqu'elle la prive des servitudes auxquelles résister. Ainsi l'affaiblissement de la littérature dans l'espace public européen à la fin du XXe siècle pourrait-il être lié au triomphe de la démocratie : on lisait plus en Europe, et non seulement à l'Est, avant la chute du mur de Berlin.

Antidote à la fragmentation de l'expérience subjective qui a suivi la révolution industrielle et la division du travail, l'œuvre romantique a prétendu restaurer l'unité des communautés, des identités et des savoirs, et par là rédimer la vie. Comme l'annonçait Wordsworth, « en dépit des choses devenues silencieusement insensées, et des choses violemment détruites, le poète lie ensemble par la passion et par la connaissance le vaste empire de la société humaine, comme il se répartit sur toute la terre et dans tous les temps ». La littérature d'imagination, justement parce qu'elle est désintéressée — une « finalité sans fin », ainsi que l'art se définit depuis Kant —, acquiert un intérêt à nouveau paradoxal. Si elle seule peut tenir lieu de lien social, c'est en effet au nom de sa gratuité et de sa largesse dans un monde utilitaire caractérisé par les spécialisations productives. L'harmonie de l'univers est restaurée par la littérature, car sa propre unité est attestée par la complétude de sa forme, typiquement celle du poème lyrique. Dans la lecture — pensons aux *Méditations poétiques* de Lamartine —, la conscience trouve un accord pleinement vécu avec le monde. Ainsi la littérature, à la fois symptôme et solution du malaise dans la civilisation, dote-t-elle l'homme moderne d'une vision qui porte au-delà des restrictions de la vie journalière.

Mais tout remède peut empoisonner : soit il guérit, soit il intoxique, soit encore il guérit en intoxiquant, tel « le remède dans le mal » du beau titre de Jean Starobinski. On se rend malade de littérature comme Madame Bovary ou des Esseintes. Si la littérature affranchit de la religion, elle devient elle-même un opium, c'est-à-dire une religion de substitution, suivant la vision marxiste de l'idéologie, car telle est l'ambivalence de tout supplément.

La littérature a tenu lieu de morale commune au XIXe et au début du XXe siècle, après la religion et en attendant que la science prît le relais : Auguste Comte, Sainte-Beuve, Gustave Lanson — ou Matthew Arnold en Angleterre — furent les promoteurs d'une substitution réalisée de manière exemplaire à l'école de la Troisième République. Rempart contre la « barbarie de l'intérieur », ainsi que les dangers de l'immoralisme prolétarien étaient désignés en Angleterre, elle élèvera le peuple à un idéal esthétique et éthique, et contribuera à la paix sociale. C'est ainsi que les grands écrivains ont été embrigadés au service de la nation.

On s'est rebellé contre cette récupération de la littérature. Les partisans de l'art pour l'art en voulaient aux saint-simoniens, aux socialistes et aux républicains qui donnaient pour mission à la littérature de guider le peuple. Mais comme cette résistance confirmait le désintéressement sublime de la littérature, elle accroissait au fond sa vertu et renforçait finalement la confiance que la société pouvait placer en sa capacité thérapeutique.

Suivant une troisième version du pouvoir de la littérature, celle-ci corrige les défauts du langage. La littérature parle à tout le monde, elle recourt à la langue commune, mais elle fait de celle-ci une langue propre — poétique ou littéraire. Depuis Mallarmé et Bergson, la poésie se conçoit comme un remède

non plus aux maux de la société, mais, plus essentiellement, à l'inadéquation de la langue. « Donner un sens plus pur aux mots de la tribu » : suivant *Le Tombeau d'Edgar Poe*, telle sera l'ambition de la poésie ; elle compensera l'insuffisance du langage et de ses catégories discrètes, car elle seule est en mesure d'exprimer le continu, l'élan et la durée, c'est-à-dire de suggérer la vie. Les définitions classique et romantique du pouvoir de la littérature n'ont plus cours — instruire en plaisant, atténuer la fragmentation de l'expérience —, mais un projet moderne ou même moderniste faisant de la littérature une philosophie, voire la philosophie, c'est-à-dire le dépassement du langage ordinaire.

Bergson édifia son œuvre sur le procès du langage, dont il jugeait les catégories inaptes à démêler le réel avec la subtilité requise, mais la poésie le sauvait du pessimisme linguistique. Si l'intelligence conceptuelle échoue à épouser la vie, la littérature, elle, par l'intuition et la sympathie, sait rendre le mouvement : « Il y a […], depuis des siècles, des hommes dont la fonction est justement de voir et de nous faire voir ce que nous n'apercevons pas naturellement. Ce sont les artistes. » L'art vise « à nous montrer, dans la nature et dans l'esprit, hors de nous et en nous, des choses qui ne frappaient pas explicitement nos sens et notre conscience ». Le poète et le romancier nous divulguent ce qui était en nous, mais que nous ignorions parce que les mots manquaient, phénomène que Bergson décrit à l'aide d'une comparaison qui peut rappeler Proust : « Au fur et à mesure qu'ils nous parlent, des nuances d'émotion et de pensée nous apparaissent qui pouvaient être représentées en nous depuis longtemps, mais qui demeuraient invisibles : telle l'image photographique qui n'a pas encore été plongée dans le bain où elle se révélera[9] ».

Le poète dispose du pouvoir non plus archaïque, mais moderne — comme l'atteste l'évocation de la photographie —, de dévoiler une vérité non pas transcendante, mais latente, présente en puissance, tapie hors de la conscience, immanente, singulière et jusque-là inexprimable. Jouant avec la langue, la poésie déborde ses servitudes, visite ses marges, met au jour ses nuances, et l'enrichit en lui faisant violence : « La seule manière de défendre la langue française, c'est de l'attaquer », écrivait Proust à Mme Straus en 1908.

Son pouvoir moderne fait de la littérature un antidote à la philosophie, un contre-système ou une contre-philosophie. Supérieure à la philosophie, elle en prend le relais et la relance. Tout Proust est là : « Chaque jour j'attache moins de prix à l'intelligence, énonçait-il au départ de la *Recherche*. Chaque jour je me rends mieux compte que ce n'est qu'en dehors d'elle que l'écrivain peut ressaisir quelque chose de nos impressions passées, c'est-à-dire atteindre quelque chose de lui-même et la seule matière de l'art[10]. » Le passé mort s'incarne dans quelque sensation. De cette idée, l'écrivain se demande avec angoisse : « Faut-il en faire un roman, une étude philosophique, suis-je un romancier ? » Il conçoit la mémoire involontaire comme le lieu du vrai moi, mais le philosophe en lui bute sur cette intuition, tandis que le romancier, déplaçant les contours de la langue, nous la fera comprendre. Nous apprenant à n'être pas dupes de la langue, la littérature nous rend plus intelligents, ou autrement intelligents. Le dilemme de l'art social et de l'art pour l'art devient caduc face à un art qui convoite une intelligence du monde libérée des contraintes de la langue.

Chez les écrivains les plus exigeants du XXe siècle, le dessein de racheter la philosophie par la littérature a longtemps prévalu. Après qu'il eut répudié le langage immédiat dont les surréalistes, par un reste de romantisme, poursuivaient le mirage, Yves Bonnefoy, comme en témoigne son *Anti-Platon* (1947), fonda son œuvre sur la haine du langage conceptuel, l'anti-platonisme visant à déjouer tout système philosophique pour vouer la poésie à la quête de la présence authentique.

Les avant-gardes théoriques elles-mêmes, malgré qu'elles en eussent, n'ont pas su renoncer au pouvoir qu'aurait la littérature d'excéder les contraintes de la langue et les cadres de la philosophie. Michel Foucault ne traite jamais la littérature comme un dispositif de pouvoir au même titre que les autres discours. Éludant leur régime général, elle reste une référence privilégiée, située hors de la philosophie, libre des déterminations auxquelles les autres discours sont assujettis, excessive. La

---

[9] Bergson, « La perception du changement » (1911), *La Pensée et le Mouvant* (1934)
[10] Proust, *Contre Sainte-Beuve*, 1971

Tournez la page S.V.P.

littérature lui servait à « [s]e débarrasser de la philosophie », décrétait-il en 1975 : « Pour moi, Nietzsche, Bataille, Blanchot, Klossowski furent des manières de sortir de la philosophie. » Foucault montrait que tous les discours n'étaient que de la littérature, mais, puisque seule celle-ci assumait son statut, par une sorte d'ironie poétique elle surmontait les autres discours et conservait sa hauteur.

Quant à Roland Barthes, qui qualifia ici même la langue de « fasciste », « car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire », il ajoutait aussitôt — ce dont on s'est moins souvenu — que la littérature, trichant avec la langue, trichant la langue, seule sauvait la langue du pouvoir et de la servilité, tout comme Bergson opposait le *se faisant* de la poésie au *tout fait* de la philosophie : « Cette tricherie salutaire, cette esquive, ce leurre magnifique, qui permet d'entendre la langue hors-pouvoir […], je l'appelle pour ma part : *littérature*[11]. »

J'ai vite traversé les trois pouvoirs de la littérature : *placere et docere*, réunifier l'expérience, ou réparer la langue. On en a parfois mésusé ou abusé, et la littérature n'a pas toujours servi de justes causes. C'est pourquoi, depuis Baudelaire et Flaubert, tant d'écrivains ont été tentés de récuser tout pouvoir de la littérature autre que sur elle-même. « À vrai dire, en art, il n'y a pas de problèmes — dont l'œuvre d'art ne soit la suffisante solution », soutenait Gide en 1902 dans la préface de *l'Immoraliste*, prônant un retour de la littérature à la littérature qui a caractérisé l'esprit de *La Nouvelle Revue française*.

Une même foi devait animer les mystiques de l'écriture qui, après la Libération et contre l'engagement, firent le choix radical de l'impouvoir, du dépouvoir, ou du hors-pouvoir, comme désaveu de toute application sociale ou morale, de la moindre valeur d'usage de la littérature, et comme affirmation de sa neutralité absolue. Vous aurez reconnu l'attitude de Maurice Blanchot, dont Foucault et Barthes ne se tenaient point trop éloignés, mais — nous venons de l'observer— sans soutenir jusqu'au bout sa rigueur nihiliste. Chez Blanchot lui-même, à vrai dire, l'éloge du neutre préservait l'exception littéraire, si bien que le quatrième pouvoir de la littérature pourrait n'avoir été qu'une variante extrême du troisième, et la pointe terrifiante du moderne.

« [L]a littérature ne permet pas de marcher, mais elle permet de respirer », prévenait Barthes[12]. Il dénonçait ainsi toute compromission instrumentale de la littérature ; il condamnait tous les emplois de supplétif — pédagogique, idéologique, ou même linguistique — auxquels elle s'était successivement prêtée, mais non sans lui reconnaître encore une vertu pectorale. « Respirer » : curieusement, la dispute avec Raymond Picard sur Racine a porté sur le sens même de ce mot : y avait-il de la « respiration » lorsque Néron allait « respirer » aux pieds de Junie, ou simplement de la « détente » ? La littérature donne à respirer, comme dans le fameux air de *Pelléas et Mélisande* : « Ah ! Je respire enfin ! »

A Pékin, un fidèle de l'écriture m'objectait que le seul pouvoir de la littérature était à ses yeux de « tuer le temps ». Même si ses collègues se récrièrent, il n'avait pas tort. « Tuer le temps » : c'était l'obsession de Baudelaire, et « la fiole de laudanum » de la fin de *La Chambre double*, « vieille et terrible amie », ou le vin des *Portraits de maîtresses*, l'aidèrent à « tuer le Temps qui a la vie si dure, et accélérer la Vie qui coule si lentement ». La lecture peut divertir, mais comme un jeu périlleux, non pas un loisir anodin.

Plus gravement, Theodor Adorno et Blanchot contestèrent qu'il fût possible de composer encore un poème ou d'écrire un récit après Auschwitz. Ils jugeaient la littérature vaine ou même coupable, qui n'avait pas empêché l'inhumain. Dès lors, l'art ne pouvait plus prétendre rédimer l'horreur ni racheter la vie, et la littérature était frappée d'interdit. L'œuvre de Paul Celan ou de Samuel Beckett témoigne pourtant de sa poursuite exténuée au plus loin de tout vœu de pouvoir. Avec la « littérature lazaréenne », on ne réchappait plus de rien ; toute rémission ou réconfort devenait impensable. Mais

---

[11] Roland Barthes, *Leçon* (1978)

[12] Barthes, « *Littérature et signification* », (1963), *Essais critiques* (1964)

quel plus bel hommage à la littérature que celui de Primo Levi, dans *Si c'est un homme*, récitant le chant d'Ulysse et racontant *La Divine Comédie* à son compagnon d'Auschwitz ?

Considerate la vostra semenza :
fatti non foste a viver come bruti,
ma per seguir virtute e conoscenza[13]

Antoine Compagnon,
La littérature, pour quoi faire ?, « Leçon inaugurale au Collège de France (2006)
Pluriel, 2018,
p.32-55.

[13] « Pensez à votre conception : vous n'avez pas été faits pour vivre comme des bêtes, mais pour suivre vertu et connaissance », *l'Enfer*, chant XXVI.

IMPRIMERIE NATIONALE – 20 1083 – D'après documents fournis